

## ***Tempête***



Premières et dernières pages  
signées  
***Guylaine Bélanger***

Avec la collaboration et la complicité de  
***Claude Geagea***  
***Clémence Decroix***  
***Martin Gravel***  
du collectif *Les Jongleries de Circonstance*

XV<sup>e</sup> course à relais — Été 2021  
***Collectifs d'écriture de récits virtuels***  
***de l'Outaouais (CERVO)***

Il y a 12 ans, j'ai eu 12 ans. En soi, l'événement est assez commun, pour ne pas dire banal, mais ça me fait tout drôle de penser qu'aujourd'hui j'ai l'âge qu'avait ma mère quand on m'a mise dans ses bras pour la première fois.

Cette fois, c'est moi qui lui ouvre les miens.

— Tu n'as pas de permission à me demander...

— Dans ce cas, Florence, nous donneras-tu ton approbation ?

J'ai éclaté en sanglots ! Moi ! Moi qui n'ai versé aucune larme au cours des douze dernières années. Les vannes se sont ouvertes et je ne sais pas comment les fermer. Je le voudrais mais je n'y arrive pas. J'ai le sentiment de me liquéfier dans les bras aimants de cette femme forte que je sens, pour la première fois, si fragile dans les miens

— Pardon, ma chérie, pardon...

Je secoue la tête, incapable de parler. Je m'accroche à elle tellement j'ai peur de me noyer dans tout ce flot de larmes.

Et je l'aperçois, lui, tête basse, tendant la main vers la porte. Mon cri jaillit, si puissant qu'il nous assomme tous !

—NOOOON !!!

J'abandonne ma mère pour bondir vers lui, retiens le bras qui tient déjà la porte entrouverte...Triste et piteux.

— Je comprends, Florence, je comprends...

— Tu ne comprends rien ! Rien du tout ! Reste ...

Cet homme est énorme pourtant avec quelle délicatesse il pose sa main sur mon épaule et m'attire contre lui. Il tend son autre bras vers ma mère qui s'y niche et nous serre toutes deux contre lui.

De nous trois, c'est physiquement la plus petite mais c'est elle, la Géante. Lui, il est son support. Et le mien. Même si je lui avais fait la vie dure. Il lui a fallu beaucoup de courage et de patience pour conquérir ma mère et son bouledogue de fille.

Il y a 12 ans, j'ai eu 12 ans et par ma faute, ma mère est devenue veuve et moi, orpheline.

Ce samedi matin-là, il y avait une énorme tempête de neige mais, en raison de notre spectacle de fin d'année en mai, tous nos cours du samedi étaient consacrés à notre chorégraphie. De plus, nous avons pour habitude de célébrer ensemble nos anniversaires.

Rien n'ayant été annulé, mon père s'est chargé de m'y conduire et de transporter gâteau, jus, assiettes de carton, serviettes de papier, pailles de plastique... Rien de très écologique mais tous ces accessoires ornés de ballerines sur fond rose ont fait que c'est moi qui ai eu le plus bel anniversaire du groupe. Il y a 12 ans quand j'ai eu 12 ans.

Avait-il eu une sorte de prémonition ? Il a voulu m'embrasser avant de partir mais, à 12 ans, ces choses-là ne se font plus, surtout pas devant nos amies !

J'ai encore sur ma tempe gauche, le souvenir permanent de l'effleurement de ses lèvres, cicatrice brûlante d'un dernier « bec » volé par ce père que j'adorais. Je n'invente rien, c'est parfois aussi douloureux qu'une brûlure à l'acide mais en général, c'est aussi frais que le souffle léger d'un petit vent printanier.

À deux coins de l'école de ballet, un énorme camion a perdu le contrôle et a percuté de plein fouet l'automobile de mon père. Mort sur le coup.

Je reste persuadée qu'il a toutefois eu le temps de se réjouir que ça lui arrive à lui et non à ma mère qui me conduisait habituellement à mes cours.

Deux mois plus tard j'étais sur scène. Ma mère était cernée et flottait dans ses vêtements. Moi je faisais tout ce que j'avais à faire et je le faisais bien mais j'étais glacée jusqu'au cœur.

Parce que je faisais tout ce que je devais faire, j'ai été une peste avec Bertrand quand il est entré dans nos vies. Il n'a jamais tenté de remplacer mon père mais il a su y créer sa propre place.

Maman l'aimait à m'en faire mal mais la douceur, la patience et l'indéfectible bonté de cet homme sont venues à bout de toutes mes réticences.

Pourtant apprendre que ma mère désirait mettre fin à son veuvage me tuait. Je leur en voulais de vouloir tout bouleverser pour un simple bout de papier et j'avais honte de cet égoïsme enfantin.

Je leur ai donc donné ma bénédiction...

J'avais à peine prononcé ces mots que j'ai poussé un cri en portant ma main à ma tempe. Rien. Je ne sentais plus rien.

Venais-je de tuer mon père pour la seconde fois ?

## **Deuxième partie – *Claude Geagea***

Alarmée par mon cri, ma mère essaie de comprendre la signification de mon geste.

– As-tu mal à la tête ? S'il te plaît, Florence, dis-moi ce qui ne va pas !

– Oh, maman ! Je ne sens plus le dernier baiser que papa m'avait donné sur la tempe ! J'ai peur d'avoir chassé à jamais le dernier souvenir vivant de lui.

– Et penses-tu, ma chérie, qu'en nous donnant ta bénédiction tu éloignes ton père de ta vie ?

– Je ne sais pas, maman, je ne sais plus quoi penser... quoi sentir... Une tempête me ravage de l'intérieur et me fait perdre le nord.

C'était la première fois depuis douze ans que la douleur causée par la disparition cruelle de mon père explosait en émotions foudroyantes, et j'ai eu peur qu'elles me consomment. Pourtant, j'avais tellement bien réussi à emprisonner cette douleur dans la cave la plus profonde de mon cœur en fermant la porte à double clé ! Qui aurait dit que pendant douze ans, elle y était restée apparemment tranquille, alors qu'en réalité elle était en train de se muscler pour défoncer violemment la porte de sortie en déchirant ma poitrine en mille morceaux !

Ma mère qui est d'une sensibilité infinie, me prend doucement dans ses bras et m'embrasse tendrement sur mes joues humides, ma tête, mon front et mes tempes.

– Ma fille chérie au cœur doux, je savais très bien qu'en arrière de l'armure dont tu t'es munie pendant toutes ces années se cachait une âme sensible et blessée. Si cela peut te rassurer, la tempête qui te malmène présentement finira par se calmer et je serai toujours là à tes côtés pour t'aider à traverser cette mer agitée.

Bertrand, qui est resté proche de nous deux, est enfin sorti de son silence pour dire de sa voix douce et réconfortante qu'il comprend ma souffrance et qu'il

n'a jamais douté de la bonté de mon cœur malgré tous les efforts que j'ai faits pour me montrer insensible envers lui.

« Insensible » est un trop beau mot pour décrire mes haïssables comportements envers lui, pauvre Bertrand ! Il poursuit en me disant que si je le veux, il sera lui aussi toujours là pour moi.

Je suis émue par toute la tendresse et l'affection dont ils m'entourent. On reste là, sans rien dire, pendant un long moment. Je me sens un peu plus calme mais mon cœur, lui, est si lourd que j'ai l'impression qu'il va se détacher de mes veines et de mes artères pour aller, en chute libre, s'écraser à mes pieds.

Après quelques respirations profondes, je réussis à briser le silence en disant à ma mère et à Bertrand que je les aime et que je leur souhaite sincèrement une très belle vie ensemble.

— J'ai envie de partir en voyage, j'ai besoin de m'éloigner pour me retrouver mais je resterai ici pour la célébration de votre union; je quitterai après votre mariage.

Ma mère et Bertrand me sourient tendrement et m'encouragent à entreprendre ce voyage le plus tôt possible.

— Notre mariage peut attendre ton retour, Florence. Ta mère et moi, sommes déjà très heureux que tu nous donnes ta bénédiction.

— Où penses-tu aller ?

— Je ne sais pas vraiment, je viens tout juste de penser à cette idée.

— Ton oncle en France me demande souvent de tes nouvelles; il dit qu'il a été agréablement surpris par ton caractère et ta présence quand on est allés le visiter en famille. Tu avais seulement dix ans.

— Oui, je me rappelle, maman. Il était gentil et très rigolo.

— En effet, il a un sens de l'humour bien particulier, il mêle la réalité avec de la rigolade au point qu'on se demande si les histoires qu'il raconte sont vraies ou fausses. Je crois que faire rire le monde fait partie de son désir de mettre les gens à l'aise autour de lui.

— Mon père était-il plus jeune ou plus vieux que lui ?

— Il était plus jeune. Ton oncle est l'aîné de la famille. Quand il a quitté pour aller en Europe, il avait seulement 17 ans. Il a enfin décidé de s'établir en France. Il ne l'a pas eu facile, tu sais.

— Je ne connais pas beaucoup son histoire mais j'ai toujours été intriguée par sa personne. Je me rappelle vaguement de lui. La dernière fois où je l'ai vu, c'était aux funérailles de papa.

— Il aimait beaucoup ton père et malgré la distance qui les séparait, il est toujours resté en contact avec son petit frère.

— Penses-tu qu'il voudrait me recevoir pour quelque temps ? J'aimerais le connaître un peu plus et peut-être lui parler de papa.

— Je vais l'appeler aujourd'hui même pour le lui demander malgré que je sois certaine qu'il sera ravi à l'idée de te recevoir.

— Merci, maman.

### **Troisième partie — *Martin Gravel***

C'est un mélange de souvenirs où se mêlent anxiété, bonheur et douleurs en même temps. Ce voyage en Europe était la pire des idées. Se faire raconter mon père par son grand frère est heureux en soit, on y sent l'admiration, la tendresse et un amour fraternel indéniable, mais en même temps, c'est un coup d'épée dans la plaie qui ne s'est jamais refermée complètement. Un peu comme si on me disait: *Regardes ce que tu as perdu, à jamais...*

Et ce sentiment de culpabilité qui ne me quitte jamais. Je ne peux me résoudre à accepter la bénédiction que je leur ai donnée. Mais qu'ai-je fait ? Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi ma propre mère me responsabilise dans ce tourbillon de culpabilité. Bien que je l'aime, bien que je comprenne pourquoi maman veut s'unir à lui, à cet homme que j'aime aussi... Mais me sentir responsable du bris de ma famille une deuxième fois, me lasse...

— Tu ne le vois pas de la bonne façon.

— Et toi, t'en sais quoi ?

— Tu crois être la seule personne sur terre qui a perdu son père ?

Mon oncle français marque un point qui me fait réfléchir...

— Peut-être pas, mais combien de ces personnes sont responsables de leur perte ?

Voilà qui devrait lui clore le bec.

— C'est quand même un peu nombriliste, non ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui est nombriliste ?

— Eh bien, le pouvoir que tu t'attribues pour contrôler les événements, le temps, les circonstances...

Deuxième point marqué : 2 à 1 pour toi, cher oncle. À moi de servir :

— Si on n'avait pas dérogé de la routine, il serait encore avec nous.

— Et qui ne serait plus là ? Ta mère, un ami de la famille, un chauffeur de taxi ? Un accident est un événement fortuit impliquant des gens et des lieux de façon circonstancielle : si ce n'est pas une personne, c'est une autre. Ça ne tourne pas autour de toi, Florence, tout ne tourne pas autour de toi. Tu fais partie de la vie des gens qui font aussi partie de ta vie. C'est une relation bidirectionnelle, tu ne peux pas centrer tout sur toi.

Cette manche est perdue. Bien que les commentaires de mon oncle me fassent réfléchir, je demeure campée dans ma perception de la situation. C'est ma faute, j'ai été la cause de la situation et une tempête fait rage en moi.

Dans ma tête repasse en boucle la dernière phrase que mon oncle m'a dit juste avant nos au revoir quand j'ai pris l'avion :

— Moi, je pense que ça te fait du bien de penser de cette façon, ça te donne du contrôle sur le reste et beaucoup de pouvoir sur les autres.

Et vlan ! Un smash en plein front. C'est possible de perdre une partie déjà perdue ?

Après longue réflexion, rester dans mon état m'apporte effectivement du contrôle. Je peux contrôler mes émotions (sans les comprendre), je peux contrôler ma relation avec ma mère et je peux contrôler sa relation avec Bertrand. Comme si le fait que je n'ai pas été en mesure de contrôler ce qui est arrivé à mon père me demande de contrôler tout ce qui arrive maintenant.

— Ouf, tu as réfléchi à tout ça ?

— Je me questionne beaucoup, oui.

Ce qu'elle est belle ce matin, ma mère est toujours belle, mais ce matin, on dirait que je la vois différemment. D'un autre angle.

— Et tu en penses quoi ?

— Je pense qu'il est temps que je lâche prise... qu'il est temps que je me rende compte qu'il y a des choses que je dois laisser aller, des décisions qui ne sont pas à moi de prendre, que les actions arrivent sans que j'en sois le centre.

— Tu y arrives ?

— Je ne sais pas. On dirait que quelque chose change en moi mais je ne comprends pas trop quoi.

— Pourquoi tu dis regretter ton voyage en France ?

— Parce qu'avant, je ne me posais pas ces questions. Ces questions font mal, je suis tannée d'avoir mal.

À ce moment, Bertrand entre dans la pièce. Il est visiblement inconfortable. Comme s'il dérangeait une réunion sacrée, un peu comme quelqu'un qui échappe un ustensile sur le plancher à côté d'un bébé qui dort.

Il est beau lui aussi, ce matin.

— Mesdames, je suis content de vous retrouver ensemble. J'ai comme, j'ai... je dois... En fait, j'ai une nouvelle à partager, c'est... c'est comme un peu délicat.

Visiblement inquiète, ma mère le questionne :

— Mais qu'y a-t-il ?

— Je suis... j'ai comme... ouf, je ne sais pas par quel bout commencer...

#### **Quatrième partie — *Clémence Decroix***

C'est la première fois que je vois Bertrand dans cet état. Ce grand homme est rarement inquiet et encore moins paniqué. Il semble embarrassé, se touche le menton, le nez, se gratte l'oreille, se pince le bout des doigts... Bref, il ne tient pas en place.

Ma mère s'empresse de lui demander s'il est malade. Selon elle, c'est toujours la première des hypothèses à éliminer.

— Mon Dieu, Bertrand, tu nous inquiètes ! C'est ta santé, c'est ça?

— Non Danièle, ce n'est pas ça...

Ma mère a un soupir de soulagement.

— Tant mieux... mais enfin, Bertrand, parle !

Bertrand regarde le bout de ses chaussures, et tend une enveloppe à ma mère.

— Voilà, j'ai comme trouvé quelque chose qui ne m'était pas destiné... C'est pour toi...

Ma mère saisit l'enveloppe.

À ce moment, je me demande si je suis à ma place dans cette pièce, et au beau milieu de cette discussion. Bertrand a dit qu'il était content de nous « retrouver ensemble », mais je ne vois pas en quoi ça me regarde. Et en plus, il a tendu la lettre à ma mère spécifiquement, ça ne doit pas être pour moi... Non vraiment, je n'ai rien à faire là...

— Je vais vous laisser, moi...

— Non, reste Florence, je pense que ça peut être bon... Enfin... Ta mère en jugera.

Ma mère lit l'inscription sur l'enveloppe et lit à voix haute ce qu'il est écrit :

— « À toi, ma belle mariée... »

Sa respiration se bloque. Elle retourne l'enveloppe et lit au dos :

— « À ouvrir en cas de malheur. »

Elle tremble, une larme coule sur son visage. Je suis tétanisée... C'est une lettre de mon père...!

— Où as-tu trouvé ça...? demande-t-elle à Bertrand d'une voix tremblante.

— Dans un carton au grenier. Je te demande pardon, Danièle. Je voulais voir les photos de ton premier mariage... C'était dans une des pochettes...

— Tu voulais voir les photos de mariage ? Mais enfin... pourquoi ?!

Elle est totalement bouleversée. Les sourcils froncés... Entre tristesse et colère.

Bertrand relève la tête, regarde ma mère en face et dit tout d'une traite, comme on retire un pansement agrippé aux poils.

— Je voulais être sûr que les surprises que j’organise pour notre mariage, ne te rappelle pas trop ton mariage avec André... Je voulais m’assurer que ça soit différent... Je voulais voir la salle, comment André était habillé...

Il s’interrompt. Ma mère le regarde les yeux écarquillés.

— Tu pouvais me le demander...

— Oui, mais je n’osais pas...et je ne voulais pas te faire de peine...

Elle fait une petite moue, presque un sourire.

— Tu ne m’en aurais pas fait... Ce n’est pas grave ça...La lettre est encore scellée, tu ne l’as pas lue, merci...

Moi qui suis silencieuse depuis que Bertrand est entré dans la pièce, je prends enfin la parole :

— C’est une lettre de papa ? Est-ce que tu veux que je reste pour la lire ?

— Oui, je pense que j’aimerais ça que tu sois là pour la lecture.

Elle s’assoit dans le fauteuil du salon.

— Assieds-toi, Florence.

Je m’exécute. Bertrand s’éclipse de la pièce.

— Je ne savais pas que cette lettre existait, à vrai dire... Ton père et moi nous sommes connus très jeunes, et on était fous amoureux. Au bout de quelques semaines, on était déjà persuadés qu’on finirait nos vies ensemble. On préparait notre mariage, et ton père a commencé à réaliser que l’un de nous pourrait mourir avant l’autre. Était-ce la phrase « jusqu’à ce que la mort nous sépare » qui le faisait cogiter ? Je ne sais pas exactement... Un soir, ton père m’a dit sur le ton de l’humour qu’il allait m’écrire une lettre au cas où il lui arriverait quelque chose soudainement, sans qu’il n’ait eu le temps de me dire tout ce qu’il avait sur le cœur. Puis il n’en a jamais reparlé. Quand il est mort, j’ai repensé à cette lettre, mais il n’y avait rien chez le notaire...

Ma mère est bouleversée et me parle tout en ne quittant pas des yeux l’enveloppe qu’elle tient précieusement dans ses mains. Depuis combien de temps n’avait-elle pas eu l’écriture de mon père sous les yeux ?

— Et puis, je n’ai jamais eu le courage de regarder nos photos de mariage à nouveau après l’accident...

Elle me prend par la main:

— Nous allons lire cette lettre ensemble si tu veux bien...

### Cinquième et dernière partie — *Guylaine Bélanger*

« Ma belle Adorée,

À la veille de faire de toi ma femme, ma compagne pour toujours et si la vie le permet, la mère de nos enfants, il me revient à l'esprit une chose que je ne t'ai jamais dite, ni à toi ni à personne d'ailleurs, tellement j'ai peur de passer pour fou...

J'ai vécu cette histoire lors de mon premier voyage en Europe. J'étais avec François et Marc-André, ce même presque frère qui me servira de témoin demain. Mes comparses ont découvert le « foot » européen et ils en sont devenus complètement mordus ! De mon côté, tu connais mon peu d'enthousiasme pour les sports...

Un samedi, les voilà en route pour un match local. J'opte pour un petit parc près de notre *pensionne* afin d'y retrouver mon cher Dante. J'ouvre ma vieille édition usée, écornée, salie et m'y plonge toujours avec le même délice... Je lis et relis ces mots qui m'émeuvent:

*Moins d'une once de sang  
me reste qui ne tremble pas:  
je reconnais les signes de l'ancienne flamme...<sup>1</sup>*

Pour mieux profiter de la sonorité que ces mots éveillent en moi, j'admire ce parc florentin et c'est alors que je la vis, venant directement vers moi de cette démarche lente et chaloupée qu'ont les femmes sûres de leur pouvoir de séduction. Vêtue de ces tissus souples dansant au moindre mouvement, elle éclipse le soleil tant le jaune qui l'enveloppe est éblouissant.

On m'avait mis en garde contre ces « diseuses de bonne aventure » habiles à vous détrousser de vos biens matériels en vous enjôlant de leurs yeux noirs... Mais je n'ai rien à perdre qu'une vieille Timex...

---

<sup>1</sup> Dante, *La Divine Comédie*, Le PurgatoireXXX 24-59, p. 322

Elle a une ossature fine, tellement fine qu'elle en paraît sèche, sèche comme la vieille momie qu'elle est... J'ai sursauté.

— *Americano...*

— *Canadese... Franco-Canadese... No parlare italiano... Scuzzi...*

Dans un mélange de français, d'anglais et d'italien, elle me crache de ne pas m'en faire, que je ne connaîtrai jamais la malédiction de ses rides...

Sur le coup, ne sachant comment interpréter ses mots, j'avoue ne pas avoir su ce que je devais lui répondre... Peut-être aurais-je dû m'excuser...

Elle a eu un petit rire de mépris mais, tenant toujours ma *sinistra* entre ses griffes, elle émit un sifflement de voyou...

Dans un mélange de mauvais anglais, de français châtré et d'italien que je comprenais à moitié, elle m'a parlé d'amour, un amour que je ne méritais probablement pas mais que je cherchais trop loin...

— *Pas here! Canada... Canada.*

Elle a décrit une petite femme « ma tellementte piu grande que tou.. » et elle m'a parlé d'un signe, « le » signe ultime me permettant de l'identifier.

Je pense qu'elle avait une piètre opinion de mon intelligence. Je lui ai demandé d'écrire ce qu'elle tentait de me dire, après tout je devais trouver LA bonne et pas n'importe laquelle, n'est-ce pas?

Elle a craché sur le sol, à quelques pouces de mes pieds nus dans mes sandales... Elle a pris le stylo que je lui tendais, le Parker que ma mère m'avait offert lors de mon entrée au collège et me faisant comprendre l'impair que je venais de commettre, elle dessina sur la page de garde de mon livre, une oreille qu'elle orna d'un point, sur le côté.

Elle est partie, me laissant seul avec son dessin... « La Donna have un noo acconto alla dextra orrechio. »

Rassure-toi, j'avais toujours ma montre mais le temps que je le réalise, elle était partie avec mon stylo... Elle ne m'avait pas demandé d'argent mais le message était clair: c'était chez moi que je trouverais la femme de ma vie.

J'ai cherché un certain temps mais le jour où je t'ai rencontrée, j'ai pensé « Fuck la vieille sorcière ! ». J'ai su que c'était toi, la femme de ma vie ! « Ma » *Béatrice*<sup>2</sup>...

Je t'ai invitée à danser mais tu as refusé. Je suis retourné au bar, incapable de croire que je devrais vivre sans toi...

Une femme est venue, quelques minutes plus tard, poser sa main sur mon bras et comme une pute, elle m'a dit:

— Tu viens...?

D'un mouvement brusque j'ai voulu me dégager et tu as ri, me disant de ne pas jouer les vierges offensées. Nous avons dansé, collés l'un contre l'autre. J'étais ivre ! Pas d'alcool mais de ton parfum, de ta voix, de la douceur de ta peau...

Tu ne peux imaginer la stupeur quand j'ai aperçu ce minuscule grain de beauté sur le coin de ton oreille droite... C'est même la première partie de ton corps que j'ai embrassée...

J'avais douté de ma vieille Tsigane... Aussi, pour me faire pardonner, et en espérant que cet hommage lui plaira, j'ai une immense faveur à te demander...

Si un jour nous avons le bonheur d'avoir une fille, me permettras-tu de la nommer Florence ?

Sur cette demande, je te jure de t'aimer tant qu'il me restera un souffle de vie.

Et, à la façon d'un Jacques Brel, je me permets de te demander « Ne me quitte pas, ne me quitte pas.. »

Je t'aimerai éternellement,

Paul-André »

**F I N**

---

<sup>2</sup> L'autre *Béatrice* était celle de Dante...